

Cruelles agapes au Grütli

CRITIQUE

Démembrer les membres des clans familiaux. C'est la tâche que s'est fixée Shakespeare dans «Titus Andronicus», en démontrant au passage que la vengeance est un plat qui se mange... qu'importe sa température!

On se mutile beaucoup dans sa tragédie. On se viole aussi. Et pour que nul ne reste sur sa faim, on verse dans le cannibalisme. Cruel? C'est oublier qu'il y a toujours du rire dans l'excès: la folie en aime les éclats. Le dramaturge allemand Heiner Müller s'en est saisi en 1984 et a mêlé les bris de sa prose aux vers du grand William.

Gabriel Alvarez, qui connaît bien l'œuvre de l'un et de l'autre, reconstitue le puzzle à sa manière. C'est une drôle de faune qu'il convoque sur le plateau du Grütli. Mi-vermine, mi-homme. Faut voir comme ça grouille, en reptations larvaires, jusqu'à ce que ne subsiste que le grotesque de ce ballet haineux.

Le metteur en scène maîtrise parfaitement cette chorégraphie de la démence et du paroxysme. Sa troublante - et convaincante - distribution y est pour beaucoup. De Mario Barzaghi (Titus) à Sandra Gaspar (Marcus) en passant par José Ponce (Aaron), les comédiens affirment leur singularité dès qu'il s'agit d'ouvrir des brèches dans la langue réfractaire de Müller. Des cintres descendent vers eux les notes et la voix fiévreuse du musicien Adrian Kessler, en équilibre précaire dans sa nacelle.

Tout le spectacle oscille ainsi, ballotté par une violence confuse, acharné à se dévorer lui-même jusqu'au bouleversant final. Fort.

Lionel Chiuch